

78
Léon Tolstoï

Né en 1828, à Iasnáïa Polana, écrivain Russe.

Issu d'une riche famille de noble, il écrivit assez jeune des récits autobiographiques (Étape d'une vie 1852 - 1856), des nouvelles et un roman (Les Cosaques 1863) qui lui assurèrent un rapide succès. Après plusieurs voyages en Europe, il épousa sa jeune voisine qu'il aimait passionnément, Sonia Bers. Tout semblait alors lui réserver, mais ce Tolstoï avide des joies de l'existence, dissimulait aussi un affect égo angoissé, cherchant un sens à son existence, une spiritualité à tant de matière, une dignité à la mort qui approchait.

IP serait pourtant vain de vouloir les dissocier, surtout si l'on évoque Pécirvïn : déjà dans Les Cosaques, le flux du récit, les multiples événements de l'existence étaient interrompus, ou plutôt scandés, par des réflexions morales. Les grands romans qui suivirent, Guerre et Paix (1865 - 1869), où les guerres napoléoniennes servent de toile de fond à un hymne à l'existence slave, et Anna Karénine (1875 - 1877), dans lequel la vie paisible d'un domaine semblable à celui de Izniaïa Poliana, où il s'est retiré depuis 1862, tourne pourtant à la tragédie, marquent combien la quête de la sensualité peut facilement sombrer dans l'univers de la folie. Mais Tolstoï ne renie pas pour autant toute matérialité :

80

le désir de pureté, s'il le conduit à renoncer aux apprêts illusionnaires des mondanités, ne le fait en rien renoncer au monde. C'est du côté des paysans qu'il va de plus en plus rechercher à la foi la matérialité la plus simple, la plus éprouvée, et la sagesse la plus morale, la plus élevée. En 1882, Tolstoï raconte, dans sa confession, comment une grave crise morale et la conversion qui s'ensuivit le conduisirent à se retirer dans le monastère d'ophina Poustyn. A cette solution provisoire, il préféra bientôt le retour sur les terres et une existence partagée entre le travail d'écrivain et les heures passées avec les paysans. Marqué par la mort de deux de ses enfants en 1873 et 1875, il donna à ses oeuvres un tour

plus noir et de plus en plus critique : qu'il s'agisse de ses
fictions (La mort d'Ivan Ilitch 1886; La sonate à Kreutzer 1889; Maître
des serviteurs 1895; Résurrection 1899) ou de ses pièces de théâtre (La
puissance des ténèbres 1886; Le cadavre vivant 1900), le ton prophétique
et moralisateur semble miner le terrain sur des événements. Si
Prévoisin connaissait un succès d'une ampleur considérable, le guide
spirituel (que devons-nous faire ? 1886) paraissait aussi emporter
l'adhésion de nombreux disciples qui venaient le visiter et prenaient de
plus en plus de place et de temps dans sa vie. C'est que la morale
Tolstoïenne se trouvait à la jonction de deux courants importants et
particulièrement significatifs de la société russe : la profonde religio-

- sité et le rejet des autorités et des dogmes institutionnels, qu'ils fussent politiques ou ecclésiastiques. Tolstoï séduisait par une morale de la simplicité et de la nature, de l'humilité et de la pureté, qui n'hésitait pas à remettre en cause avec virulence les principes établis (même ceux de son activité d'élection : qu'est-ce que l'art 1898) et les monopoles religieux (Le royaume de Dieu est en nous 1893;

Lettre sur la superstition de l'Église 1900), au point

que le Saint-Synode l'excommunia en 1901. Mais sa quête spirituelle ne se satisfit jamais de ses succès : écarté de sa femme et de ses enfants par des disciples

83

envahissants, qui le détournèrent de ses idéaux, Tolstoï s'enfit une nuit d'octobre 1910, faisant une lettre d'adieu. Au cours du voyage, saisi par le froid, il mourut d'une pneumonie dans une petite gare du centre de la Russie. Ce pour quoi Tolstoï est un très grand écrivain hien à ce mélange incessant et constamment renouvelé de descriptions concrètes, matérielles, marquées au sceau de la simplicité et de l'émotion, et d'une réflexion esthétique et morale d'une extrême exigence.

Virginie delelo

ENFANCE

Léon Tolstoï

Chapitre II

Ma mère était assise dans le salon et versait le thé ; d'une main elle tenait la théière, de l'autre le robinet du samovar d'où l'eau voulait, débordant de la théière sur le plateau. Mais quoi qu'elle regardât avec attention, elle ne s'en apercevait pas ; elle n'avait pas remarqué non plus notre arrivée.

Tant de souvenirs du passé surgissent lorsqu'on essaye de ressusciter en imagination les traits d'un être aimé qu'on voit ceux-ci confusément à travers ces souvenirs comme à travers des larmes. Ce sont...les larmes de l'imagination. Lorsque je m'efforce de me rappeler ma mère telle qu'elle était à cette époque, je vois seulement ses yeux marron, qui exprimaient toujours la même bonté et le même amour, un grain de beauté qu'elle avait sur le cou, un peu plus bas que l'endroit où bouclaient de petits cheveux, son étroit col blanc orné de broderies, sa main sèche et tendre qui me caressait si souvent, que si souvent je baisais ; mais l'expression d'ensemble m'échappe.

A gauche du divan, il y avait un vieux piano anglais ; devant le piano était assise ma sœur Lioubov à la peau brune ; de ses doigts roses qu'on venait de laver à l'eau froide, elle jouait avec une application visible des études de Clementi. Elle

avait onze ans ; elle portait une courte robe de toile, des pantalons bordés de dentelle et ne pouvait prendre l'octave qu'*arpeggio*. A ses côtés, à moitié tournée vers elle, était assise Marie Ivanovna, coiffée d'un bonnet à rubans roses et vêtue d'un caraco bleu ciel ; son visage rouge et courroucé prit une expression encore plus revêche au moment où Karl Ivanovitch entra. Elle lui jeta un regard menaçant et, sans répondre à son salut, continua à compter, en frappant le sol du pied : *un, deux, trois, un, deux, trois* d'une voix encore plus forte et plus impétueuse.

Karl Ivanovitch, sans lui accorder selon son habitude, la moindre attention, alla aussitôt baiser la main de ma mère avec les compliments d'usage en Allemagne. Ma mère se ressaisit, secoua sa tête fine, comme si elle désirait par ce mouvement chasser des pensées mélancoliques, tendit sa main à Karl Ivanovitch et posa ses lèvres sur la tempe nidee de celui-ci tandis qu'il lui baisait la main.

- *Ich danke, lieber Karl Ivanovitch*, et, toujours en allemand, elle lui demanda :

- Les enfants ont-ils bien dormi ? Karl Ivanovitch était sourd d'une oreille, aussi en cet instant le bruit du piano l'empêcha-t-il de bien entendre. Il se pencha vers le divan, s'appuya d'une main à la table, debout sur un pied, et, avec un sourire qui à l'époque me paraissait

le comble du raffinement, il souleva légèrement son bonnet et dit :

- Vous m'excuserez, Nathalie Nicolaitévna ?

Karl Ivanovitch, pour ne pas exposer son crâne chauve à un refroidissement, gardait toujours son bonnet rouge mais chaque fois, en entrant au salon, il en demandait la permission.

- Couvrez-vous, Karl Ivanovitch... Je vous demande si les enfants ont bien dormi, dit maman, en se rapprochant de lui, à voix assez haute.

Mais il n'entendait toujours rien ; il dissimula sa calvitie sous son bonnet rouge et esquissa un sourire encore plus suave.

- Arrêtez-vous une petite minute, Mimi, dit maman à Marie Ivanovna en souriant : on n'entend rien.

Lorsque maman souriait, aussi beau que fût son visage, il devenait incomparablement plus beau, et tout autour d'elle paraissait se réjouir. Si dans les moments difficiles de mon existence, j'avais pu fût-ce une seconde apercevoir ce sourire, j'aurais ignoré ce qu'était le chagrin. Il me semble que le sourire à lui seul fait ce qu'on appelle la beauté d'un visage ; si le sourire ajoute de la grâce au visage, le visage est beau : s'il ne le transforme pas, il est ordinaire, s'il abîme, il est laid.

En me disant bonjour, maman prit ma tête entre ses mains et la pencha

en arrière, puis elle me regarda avec insistance et me dit :

- Tu as pleuré aujourd'hui ?

Je ne répondis pas. Elle m'embrassa sur les yeux et me demanda en allemand :

- Pourquoi as-tu pleuré ?

Lorsqu'elle prenait avec nous le ton de l'amitié, elle usait toujours de cette langue qu'elle possédait à la perfection.

- C'est en rêve que j'ai pleuré, maman, lui dis-je en me remémorant tous les détails de mon rêve imaginaire et en frémissant à cette pensée.

Karl Ivanovitch confirma mes dires, mais il passa le songe sous silence. Après avoir échangé quelques phrases sur le temps (conversation à laquelle se mêla Mimi), maman posa sur le plateau les six petits inorceaux de sucre pour les serviteurs de marque, se leva et se dirigea vers son métier à broder, installé devant la fenêtre.

- Eh bien, allez maintenant voir papa, enfants, et dites-lui qu'il passe me voir sans faute avant de partir pour l'enclos de battage.

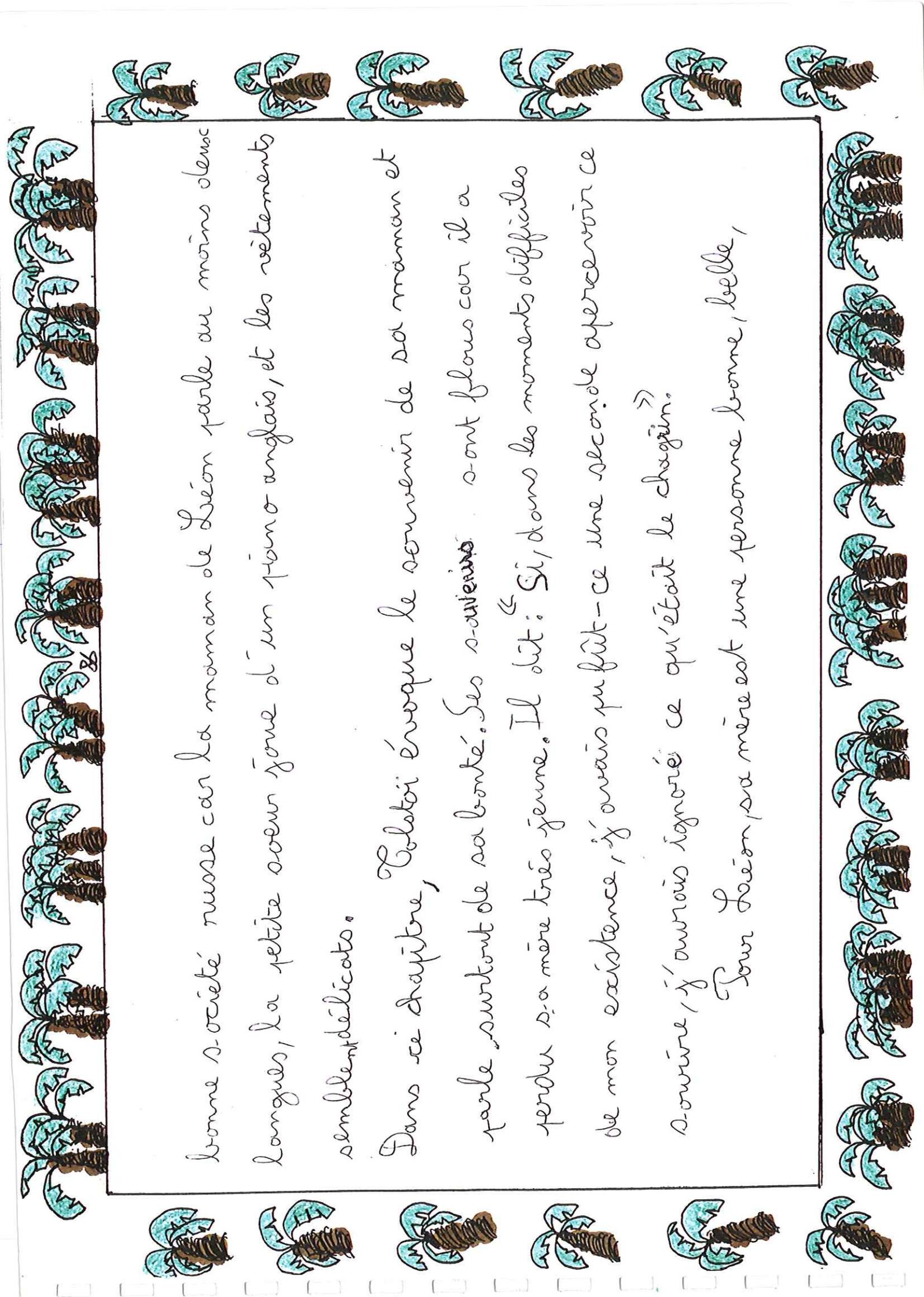
La musique, l'énoncé des temps et les regards menaçants recommencèrent et nous allâmes chez papa. Après avoir traversé la pièce qui depuis l'époque de mon grand-père avait gardé le nom d'OFFICE nous entrâmes dans son cabinet.

Enfance

Dans ce chapitre, nous pouvons retrouver la mère de Léon Tolstoï, le petit Léon, et sa sœur Lioubov qui joue une sonate de Clémenti au piano. Marie Ivanovna est le professeur de piano de Lioubov, elle semble autoritaire et méprisante envers

Karl Ivanovitch, le précepteur: « son visage rouge et couronné prit une expression encore plus ravée au moment où Karl Ivanovitch entra. Elle lui jeta un regard menaçant. »

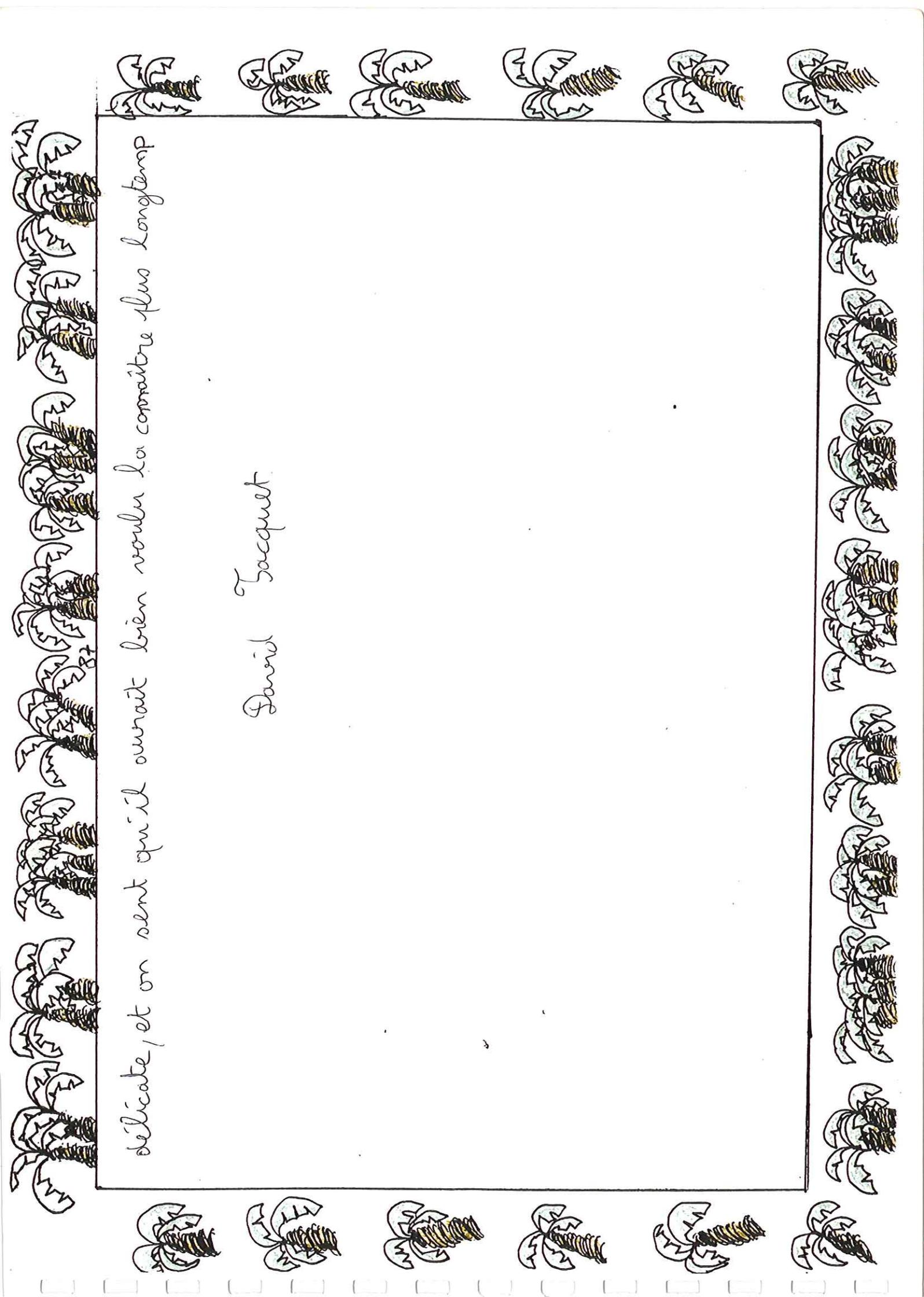
Nous pouvons voir que nous sommes dans une famille de la



bonne société russe car la maman de Léon parle au moins deux langues, la petite sœur joue d'un piano anglais, et les vêtements semblent délicats.

Dans ce chapitre, Tolstoï évoque le souvenir de sa maman et parle surtout de sa bonté. Ses souvenirs sont flous car il a perdu sa mère très jeune. Il dit : « Si, dans les moments difficiles de mon existence, j'avais pu fût-ce une seconde apercevoir ce sourire, j'aurais ignoré ce qu'était le chagrin. »

Tout Léon, sa mère est une personne bonne, belle,



délicate, et on sent qu'il aurait bien voulu la connaître plus longtemps

David Jacquet